

COP I

DU MEME AUTEUR

Ouvrages parus :

COP I (Julliard éditeur, Paris 1965) (Prix de l'humour noir 1966).

LES POULETS N'ONT PAS DE CHAISES (Denœl éditeur, Paris 1966).

LA PETITE FOLIE COLLECTIVE (Tehou éditeur, Paris 1966) en collaboration avec Michel Corvin.

Ouvrages à paraître en 1968 :

DESSINS (Grove Press éditeur, New York).

DESSINS (Christian Bourgois éditeur, Paris).

DESSINS (Georges Alvarez éditeur, Buenos Aires).

DESSINS (Mondadori éditeur, Milan).

LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR ALFA MOUSSE DES PAPERIES
NAVARRÉ, DIX EXEMPLAIRES NUMÉ-
ROTÉS DE 1 A 10 PLUS SEPT EXEM-
PLAIRES HORS COMMERCE NUMÉ-
ROTÉS HC 1 A HC 7 LE TOUT
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

Cher Jorge Lavelli,

*Je te donne cette pièce en souvenir atten-
dri de la ville de Buenos Aires qui a été,
pour nous aussi, un peu le parc de notre
enfance. C'est dans un coin de rue rose de
cette ville que nous avons tué à coups de
marteau dix-sept facieurs, un marchand de
melons et la putain du coin avant d'aller
comme des gosses scier les arbres des
patios de San Telmo. Poursuivis par les
grenadiers, nous nous envolâmes dans un
bimoteur bleu non sans laisser tomber, pour
se marrer, notre valise sur la tête de nos
grands-pères qui bouffaient des spaghetti
sur la piste d'atterrissage. Pour bien d'au-
tres raisons aussi mystérieuses que Buenos
Aires, je souhaite que cette pièce soit à toi
== à moi. Si cela arrive, merci.*

Copi.

*L'intérieur d'une maison à l'intérieur
d'un parc. Dans le parc, un arbre de
melons. Dans la maison un lit, une table,
deux chaises, une armoire, un paravent.
Sur l'armoire, une valise.*

JEANNE
VRAI FACTEUR
FAUX FACTEURS
LOUISE
FILS
MARCHAND DE MELONS

Cette pièce sera créée en janvier 1968 au Théâtre
de Lutèce (direction Lucie GERMAIN) dans une mise
en scène de Jorge LAVELLI, décors et costumes de
Roland DEVILB et musique de Jean-Pierre GUÉZEC.
Emmanuelle RIVA tiendra le rôle de Jeanne.

ACTE I

Jeanne dort. Un réveil sonne. Elle se réveille, se lève, va arrêter la sonnerie, revient se coucher. Un deuxième réveil sonne. Elle va arrêter la sonnerie dans un autre endroit de la maison. Elle est sur le point de se recoucher lorsqu'un troisième réveil sonne. Elle a à peine arrêté la sonnerie quand un quatrième réveil sonne, puis un cinquième. Elle court dans le parc arrêtant les sonneries qui se multiplient.

JEANNE. — Il y a de quoi commencer sa journée de mauvaise humeur ! (*Un réveil sonne, Jeanne pointe l'index à son intention et la sonnerie cesse.*) D'ailleurs, voilà ce que je vais vous faire ! (*Elle balaise les*

réveils.) Finies les sonneries, fini l'agacement au réveil, finies les mauvaises surprises ! Ma vie sera bien simplifiée ! Je parle de ma vie quotidienne, bien entendu. Pour ce qui est de l'autre vie... pour ce qui est de l'autre vie, c'est mon affaire !

D'ailleurs, ce n'est pas ma faute si mon autre vie est trop simple ! C'est la faute à la vie. (*Elle jette les réveils quelque part.*) Ou à quelqu'un d'autre. Et voilà ! Une matinée de gagnée ! Il faut que je note ça sur mon journal tout de suite. Ce n'est pas tous les jours que je prends des décisions aussi radicales. Où est mon journal ? Mais où est mon journal relié en cuir ? Quel mystère ! Voyons... quand est-ce que je m'en suis servie pour la dernière fois ? Hier matin, sûrement. Il ne doit pas être bien loin ? Tant pis ! Il commençait à m'agacer, ce journal. (*Elle refait le lit.*) La même chose à chaque page. C'est à vous rendre folle ! Ce n'est pas la peine de tenir un journal pour qu'il vous agace. Tant mieux si je l'ai perdu ! De toute façon je le retrouve toujours. Mais comment est-ce

qu'il est venu atterrir ici ? J'ai dû m'endormir pendant que je le lissais ? Peu importe ! Puisqu'il est là, profitons-en pour écrire quelque chose. Ça me fera une lecture pour ce soir ! (*Elle s'attable pour écrire. Elle passe les pages.*) Plus de pages blanches, tout est rempli ? Comme c'est curieux. Quelqu'un d'autre a dû écrire à ma place ! (*Elle lit :*) Aujourd'hui, j'ai jeté mes réveille-matin à la poubelle. Aujourd'hui, j'ai jeté mes réveille-matin à la poubelle. Aujourd'hui je me suis débarrassée de mes réveille-matin. Aujourd'hui j'ai jeté mes réveils à la poubelle. On dirait bien mon écriture, pourtant. Quel mystère ! Il y a des jours où il vous arrive des choses incompréhensibles !

On entend un bruit d'avion. On voit apparaître un homme sur une branche de l'arbre.

JEANNE. — Ciel, un homme s'est posé sur mon arbre ! Qu'est-ce que je vais

faire ? (*L'homme piaille.*) Je consulterai le journal de ma mère ! Où est-ce que je l'ai mis ? C'est toujours la même histoire avec ces sacrés journaux ! Le voilà. (*L'homme piaille. Elle lit :*)

Aujourd'hui, un homme s'est posé sur mon arbre.

Aujourd'hui, un homme s'est posé sur mon arbre.

Aujourd'hui, encore un. Aujourd'hui un autre. Ça ne m'avance pas à grand-chose ! On se demande à quoi elle sert, l'expérience des parents !

Bruit d'avion. Un deuxième homme apparaît sur une autre branche.

JEANNE. — Ciel, un autre ! (*Les deux hommes piaillent.*) Quel problème !

Bruit d'avion. Troisième homme.

16

JEANNE. — Je vais m'habiller. (*Elle court derrière le paravent, elle jette en l'air des vêtements divers.*) Et moi qui ne suis pas allée chez le coiffeur !

Bruit d'avion, quatrième et cinquième homme.

HOMME 1. — Je tombe ! (*Il tombe par terre et reste immobile.*)

HOMME 2. — Je tombe ! (*La même chose.*)

HOMME 3. — Je tombe ! (*La même chose.*)

HOMME 4 et HOMME 5. — Nous tombons ! Hop ! (*Ils tombent.*)

Jeanne sort de derrière le paravent habillée en jeune fille. Elle va au parc, regarde les cinq hommes immobiles dans des positions diverses. Silence.

17

JEANNE. — Puis-je me permettre de vous demander, messieurs, ce que vous faites dans mon parc ?

HOMME 1. — Je suis le facteur et je vous apporte une lettre.

HOMME 2. — Je suis le facteur et je vous apporte une lettre.

HOMME 3. — Je suis le facteur et je vous apporte une lettre.

HOMME 4 et HOMME 5 — J'apporte une lettre parce que je suis le facteur.

HOMME 1. — C'est moi le vrai facteur !

Tous. — Moi ! Moi ! Moi ! C'est moi le vrai facteur ! C'est moi !

JEANNE. — Ces discussions ne nous avancent à rien ! (*Silence.*) Je suis née dans cette maison. Ma mère s'appelait Jeanne, comme moi, ainsi que mes sœurs. Je suis allée à l'école et j'ai appris la broderie. (*Les facteurs applaudissent.*) Silence ! J'ai aidé aux travaux ménagers. J'ai commencé à

tenir mon journal très jeune, comme il serait souhaitable de le faire pour toutes les jeunes filles bien élevées ! (*Un facteur applaudit. Les autres font chut, chut, le saccouant.*) Plus tard ma mère est partie, ainsi que mes sœurs, les unes après les autres, les unes décédées, les autres installées sur terre. Je suis restée toute seule dans ma petite maison à attendre, occupant mes journées aux arts quotidiens du ménage et de la cuisine, ainsi qu'à l'art de la réflexion discrète. A attendre quoi ? Voilà que ce matin, pas plus tard que tout à l'heure, cinq inconnus se sont posés sur mon vieux chêne de famille. J'ai mis ma meilleure robe. A attendre quoi, je vous pose la question ?

VRAI FACTEUR. — Le vrai facteur, c'est moi.

Tous. — C'est moi. C'est lui. Moi. Moi. Lui. Moi. Lui.

JEANNE. — Messieurs, vos arguments sont ridicules !

Jeanne va à l'intérieur de la maison, sort une assiette fumante de l'armoire, s'attable et boit sa soupe. Les cinq hommes tiennent une conférence à voix basse ; l'un d'eux se redresse — c'est le vrai facteur —, les autres le coiffent, remettent de l'ordre dans ses vêtements ; il va timidement à l'intérieur de la maison, s'assied dans un coin, met son chapeau. Jeanne feint de ne pas le voir. Les quatre faux facteurs se cachent autour de la maison pour regarder la scène qui suit.

JEANNE. — Comme il fait beau, aujourd'hui.

VRAI FACTEUR. — Aujourd'hui il fait beau, ça c'est bien vrai.

JEANNE. — Excusez-moi, mais je parlais pour moi-même. (*Silence.*) La meilleure journée de printemps que nous ayons eue, depuis...

VRAI FACTEUR. — Mille neuf cent cinquante-deux.

JEANNE. — Trois.

VRAI FACTEUR. — Deux. Je crois bien que c'est deux.

JEANNE. — Trois ! Cessez de me contredire, voulez-vous ?

Le vrai facteur se met debout, il enlève son chapeau, le remet, se rassied. Silence.

VRAI FACTEUR. — En Afrique, j'ai vu un avion très grand sur la plage. (*Les faux facteurs rient.*)

JEANNE. — Un avion très grand ?

VRAI FACTEUR. — Oui, oui. Très grand ! Il était énorme !

JEANNE. — Ça m'a l'air d'un mensonge...

VRAI FACTEUR. — C'est vrai !

JEANNE. — Cessez de me contredire, voulez-vous ? (*Silence.*) Comment était-il cet avion ?

VRAI FACTEUR. — Je ne vous le dirai pas !

JEANNE. — Vous voyez comme vous être un menteur !

VRAI FACTEUR. — C'est parce que vous me faites des misères !

JEANNE. — Moi, je vous fais des misères ? Quel genre de misères, peut-on savoir ?

VRAI FACTEUR. — Il était bleu avec des taches rouges. Il était comme moi, mais beaucoup plus grand, avec les ailes dépliées. Il était couché sur la plage.

JEANNE. — Vraiment... ?

VRAI FACTEUR. — Oui !

JEANNE. — Ecoutez, pourquoi changez-vous de sujet de conversation ?

VRAI FACTEUR. — Ça, alors ! Vous m'avez demandé...

JEANNE. — Ne protestez pas ! C'est moi qui devrais protester à votre place !

(Silence.) Avec tous les problèmes que j'ai depuis que ma mère et mes sœurs sont parties. La chaudière qui craque la nuit, la solitude, ma lessive à faire, en voilà de vrais problèmes. Vous me direz que ce n'est pas votre faute, mais si, c'est votre faute parce que vous me forcez à penser à table. Je n'arrive même pas à avaler ma soupe !

VRAI FACTEUR. — Je prendrai la soupe à votre place.

JEANNE. — N'essayez pas de m'attendrir avec vos bonnes manières.

UN FAUX FACTEUR. — La lettre ! Donne-lui la lettre !

Les autres le font taire en lui couvrant la bouche violemment.

JEANNE. — Si nous dansions un peu ?

VRAI FACTEUR. — Vous voulez danser ?

JEANNE. — Je ne sais pas. Peut-être.

VRAI FACTEUR. — Je ne sais pas danser, moi.

JEANNE. — Eh bien ! Alors je vais faire la vaisselle. (*Elle jette l'assiette et les couverts à l'endroit où elle a jeté les réveille-matin.*) Vous êtes bons à voir des avions, vous êtes bons à porter des lettres... mais tout cela est inutile quand on ne sait pas danser ! (*Elle prend le balai et va balayer dans le parc.*) Mon parc est couvert de poussière. Je trouve très impoli les gens qui viennent dans mon parc sans s'essuyer les pieds sur le paillason.

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que j'enlève mes chaussures ?

JEANNE. — Je trouve que ce serait correct.

Le vrai facteur enlève ses chaussures et les pose sur la table.

JEANNE. — Je ne le dis pas seulement pour vous, mais aussi pour vos camarades.

VRAI FACTEUR. — Vous voulez qu'ils enlèvent leurs chaussures ?

JEANNE. — Je trouve que c'est la moindre des choses quand on a les semelles poussiéreuses et qu'on s'introduit par effraction chez une demoiselle.

FAUX FACTEURS, *en chœur.* — On ne veut pas enlever nos chaussures !

VRAI FACTEUR. — Ils ne veulent pas. (*Il s'assied, il sort un journal de sa poche, il lit.*)

JEANNE. — Eh bien. En voilà des manières !

VRAI FACTEUR. — Un boeing s'est écrasé dans le Colorado !

JEANNE. — Un boeing ?

VRAI FACTEUR. — Oui. Dans le Colorado.

JEANNE. — Qu'est-ce que vous pouvez dire comme mensonges !

VRAI FACTEUR. — C'est vrai ! C'est dans mon journal.

JEANNE. — Primo : Arrêtez de dire des mensonges. Secundo : ne restez pas là à lire votre journal pendant que je travaille !

VRAI FACTEUR. — Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

FAUX FACTEURS. — Psst... psst... la lettre - Donne-lui la lettre ! (*Ils rient.*)

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que je vous aide à balayer le parc ?

JEANNE. — Non, merci. N'approchez pas.

VRAI FACTEUR. — Vous ne voulez pas que j'approche vous aider à balayer la petite poussière dans votre parc ? (*Il approche à grandes enjambées, lentement. Les faux facteurs rient.*)

JEANNE. — Non. N'approchez pas !

VRAI FACTEUR, bondissant en avant. — Miam !

JEANNE, jetant le balai et allant se cacher derrière l'arbre. — Arrêtez, arrêtez !

VRAI FACTEUR, prenant le balai, l'enfourche. — Vous ne voulez pas faire une course à cheval sur mon balai ?

JEANNE. — C'est mon balai. Arrêtez, vous me faites peur !

VRAI FACTEUR. — Vous avez peur des balais ?

JEANNE. — J'ai peur des chevaux, arrêtez ! Vous me faites me sentir rouge.

VRAI FACTEUR. — Les chevaux vous font vous sentir rouge ?

JEANNE. — Pas les chevaux ! Ne dites pas de bêtises !

VRAI FACTEUR. — Miam !

JEANNE. — Qu'est-ce que vous faites ?

VRAI FACTEUR. — Je ramasse l'herbe et je la mange comme les chevaux ! Miam ! Miam !

JEANNE. — Arrêtez que je respire !

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que je vous donne à manger l'herbe comme les chevaux ?

JEANNE. — Non, s'il vous plaît, quelle idée !

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que nous mangions l'herbe ensemble comme les chevaux ?

JEANNE. — Non !

Le vrai facteur bondit en hennissant vers Jeanne, qui s'entuit en sautillant autour de la maison. Le vrai facteur la suit, ramassant et mangeant « l'herbe » en chemin ; les faux facteurs poussent des cris de joie, sautant sur place.

JEANNE, *revenant en avant-scène. Elle s'arrange la robe, les cheveux.* — Arrêtons-nous ! Parlons de choses sérieuses. A quel milieu appartenez-vous ?

VRAI FACTEUR. — A un milieu austère. Je suis facteur cheval.

JEANNE. — Oui, mais vous volez !

VRAI FACTEUR. — Je suis facteur cheval volant.

JEANNE. — Tout ceci n'est pas sérieux. Vous me faites rire !

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que j'imité les chevaux pour vous faire rire ?

JEANNE. — Non, je ris déjà assez comme ça. Parlons de choses sérieuses. Qu'est-ce que vous faites ?

VRAI FACTEUR. — Je vous regarde le petit doigt.

JEANNE. — Oh non, je vous en prie, ça me brûle !

VRAI FACTEUR. — Ça vous brûle le doigt ?

JEANNE. — Oui, arrêtez.

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que je vous le tiennne dans ma bouche pour le calmer ?

JEANNE. — Non, quelle idée.. Ça me fait très mal.

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que je vous regarde quelque chose d'autre ?

JEANNE. — Non, s'il vous plaît, soyons sérieux. Il faut que je réfléchisse à tout ce que vous venez de me dire. (*Elle rentre dans la maison, va à l'armoire, y prend sa « broderie » des dimensions d'un drap et s'assied pour broder.*) Ce sont des choses que je ne peux pas prendre à la légère. C'est la première fois qu'un facteur me regarde le doigt.

VRAI FACTEUR. — Vous faites de la broderie ?

JEANNE. — Oui.

VRAI FACTEUR. — C'est pour moi ?

JEANNE. — Ce n'est pour personne. Ça m'aide à réfléchir.

VRAI FACTEUR. — Vous voulez que je vous aide à réfléchir ?

JEANNE. — Non, je préfère toute seule.

VRAI FACTEUR. — Vous avez quelque chose à me donner à manger ?

JEANNE. — J'ai du yaourt. C'est dans l'armoire.

Le vrai facteur prend du yaourt dans l'armoire et le mange. Les faux facteurs rient.

JEANNE. — Vous avez une façon bizarre de manger le yaourt.

VRAI FACTEUR. — Quelle façon ?

JEANNE. — Une façon bizarre. C'est une façon grossière de manger le yaourt, c'est le moins que l'on puisse dire.

VRAI FACTEUR. — C'est parce que je n'ai pas de cuillère !

JEANNE. — Vous n'aviez qu'à en prendre une.

VRAI FACTEUR. — C'est déjà fait ! (*Il s'assied et lit son journal.*) Une caravelle s'est écrasée dans l'eau de la mer Morte.

JEANNE. — Veuillez bien retirer vos chaussures de ma table, s'il vous plaît.

VRAI FACTEUR. — Vous m'avez dit de les enlever.

JEANNE. — Je ne vous ai pas dit de les poser sur la table !

VRAI FACTEUR, *sans s'exécuter.* — Oh là là.

JEANNE. — Ne protestez pas. C'est moi qui devrais protester. Avec tout ce que

j'ai à faire. Et je trouve vos camarades assez bizarres !

VRAI FACTEUR. — Oh là là.

JEANNE. — Cessez de dire Oh là là. Vous me distrayez et je me pince.

VRAI FACTEUR. — Eh bien, je vais partir.

JEANNE — Eh bien, partez. Pourquoi ?

VRAI FACTEUR. — Je vais voler un peu.

JEANNE. — Chacun ses tendances. Eh bien, partez.

VRAI FACTEUR. — Je reviendrai tout à l'heure.

JEANNE. — Je serai peut-être sortie.

Le vrai facteur grimpe sur l'arbre.

JEANNE. — S'il veut partir, qu'il parte.

VRAI FACTEUR. — Salut ! (*Il disparaît. On entend un bruit d'avion. Silence.*)

JEANNE. — Ma lettre !

Une grande enveloppe tombe du ciel. Jeanne court la ramasser, la déchire ; l'enveloppe est vide. Les faux facteurs sortent de leur cachette et dansent silencieusement dans le parc.

JEANNE. — Il a sûrement oublié d'écrire sa déclaration d'amour. Quel caractère bizarre ! Et moi qui ai encore mon ménage à faire. Et ma lessive. Et mes melons à éplucher. Je n'ai pas semé mes pommes en l'air, je n'ai pas arrosé mon chêne. (*Elle rentre dans la maison, prend sa broderie, s'assied.*)

JEANNE. — Déjà presque l'heure de la visite de mon amie Louise et je ne lui ai pas cuisiné ses gâteaux. La journée avance et je reste au même endroit. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Aujourd'hui je ne sais pas ce qu'il m'arrive.

On entend une voix de femme qui chante, s'approchant. Les faux facteurs écoutent, immobiles, puis ils sortent de scène. La voix s'arrête net. Jeanne reprend la mélodie très doucement. On voit passer par le fond les faux facteurs portant Louise sur leurs épaules, et disparaître derrière la maison.

JEANNE. — Celui-là alors ! Quel caractère ! Il a même oublié d'écrire sa déclaration d'amour ! Et il ne sait même pas manger un yaourt ! Et il ne sait pas danser ! Il va m'écouter quand il reviendra ! Avec tout ce que j'ai à faire !

Jeanne avance la table, les souliers du vrai facteur y sont toujours. Elle y passe un plumeau, elle cherche un grand nombre de couverts dans l'armoire, des assiettes, des serviettes, des verres qu'elle apporte sur la table en y passant le plumeau à chaque fois. Cependant on entend le rire de Louise.

LOUISE, *venant de derrière la maison.* —
Jeanne, il y a des hommes dans ton parc !

JEANNE, *sans interrompre ses occupations.* — Je sais !

LOUISE. — Ils ne sont pas des gentlemen !

JEANNE. — Je sais !

LOUISE. — Ils m'ont amenée dans les écuries et ils m'ont roulée dans le foin.
(*Elle rit.*)

JEANNE. — Louise, j'ai deux mots à te dire !

LOUISE. — Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

JEANNE. — Quand est-ce que tu cesseras d'être vieille ?

LOUISE. — Vieille ? Je ne m'en étais pas aperçue.

JEANNE. — Oui, vieille ! Tu ne t'aperçois jamais de rien.

LOUISE. — Je m'aperçois toujours de tout !

JEANNE. — N'en parlons plus ! (*Silence.*)
Depuis que nous sommes petites j'ai rajeuni de jour en jour, tandis que toi tu es restée toujours aussi vieille !

LOUISE. — N'exagérons rien !

JEANNE. — Si, exagérons. Tu n'as pas honte ?

LOUISE. — Pourquoi ?

JEANNE. — Tu viens t'asseoir pendant que je fais le ménage comme si la vie était toujours la même !

LOUISE. — C'est ce que je fais tous les jours, non ?

JEANNE. — Si, et c'est là le problème !
Aujourd'hui il y a des hommes qui se sont posés sur mon arbre. Tu te rends compte ?
Justement mon jour de lessive !

LOUISE. — Ce n'est pas grave. Pour moi, c'est pire. Il y a des fourmis qui sont en

train de construire des H.I.M. dans mon parc.

JEANNE. — Des fournis ? Tant pis !

LOUISE. — Tant pis, tant pis...

JEANNE. — Tu n'avais qu'à les en empêcher !

LOUISE. — Ce n'est pas grave, chérie. Je viendrai habiter dans tes écuries.

JEANNE. — Dans mes écuries ? Pas question !

LOUISE. — Tu es d'un égoïsme... Mon jardin est envahi de bâtiments atroces. Il y a des fournis partout. Où est-ce que tu veux que j'aille dormir ?

JEANNE. — Les fournis ne sont pas méchantes ! (*Silence.*)

LOUISE. — Merde.

JEANNE. — Tu es fâchée ?

LOUISE. — Je n'ai pas dit que je suis fâchée. J'ai dit un gros mot gentiment, c'est tout.

JEANNE. — Mais tu l'as dit parce que tu es fâchée.

LOUISE. — Je l'ai dit parce que ça me faisait plaisir. Je ne suis pas fâchée !

JEANNE. — Mais tu es fâchée. Ecoute-moi bien et tu vas comprendre. Ce matin, cinq hommes se sont posés dans mon parc. (*Elle s'assied sur le lit.*)

Les faux facteurs s'aventurent dans le parc en piaillant à l'intention de Louise. Elle leur fait des signes d'amitié.

JEANNE. — Ce n'est pas parce que je n'ai pas su m'y prendre, ça non, mais il y en a un qui m'a un peu séduite. Tu comprends ? Il m'a brûlé le doigt du regard. (*Elle appuie la tête sur les oreillers.*) Et maintenant, ça me fait mal.

LOUISE. — Ce n'est pas grave, chérie. Je reviendrai ! (*Elle va derrière la maison. Les faux facteurs la suivent.*)

On entend un bruit d'avion très bref et on voit le vrai facteur sur une branche. Il regarde Jeanne étendue, les yeux fermés. Silence.

JEANNE, *chantonnant une berceuse très bas.* — Le temps explose, ma mère avait raison. Elle est allée s'enterrer par une journée de grand soleil. Elle est allée s'enterrer encore vivante, un bouquet de fleurs entre les dents. Elle m'a dit de chanter chaque fois que j'aurais mal. Mais quand j'ai mal, je voudrais mourir comme elle. Je ne mourrai pas. Je ne mourrai pas. Je ne mourrai pas.

VOIX DE LOUISE. — Jeanne ! Es-tu morte ?

JEANNE. — Non.

LOUISE, *venant de derrière la maison, coiffée d'un chapeau.* — Tu es sûre ?

JEANNE. — Oui.

LOUISE. — Il est là ! Sur l'arbre !

JEANNE. — Seigneur ! C'est vrai ?

LOUISE. — Mais oui ! Et toi qui n'es pas allée chez le coiffeur !

JEANNE. — Dis-lui d'attendre !

Jeanne court derrière le paravent. Le vrai facteur saute d'une branche à l'autre. Les faux facteurs viennent sauter à cloche-pied dans le parc.

LOUISE. — Quelle belle journée ! Ces messieurs m'ont remerciée d'un chapeau ! *(Elle leur fait une révérence.)*

Tu es sûre d'être vivante, chérie ? Tu as épiluché tes melons ?

JEANNE. — Je n'ai pas eu le temps !

LOUISE. — Dépêche-toi ! Il attend ! Comme je suis nerveuse ! Où est le bébé ?

JEANNE. — Sous le lit.

LOUISE, *soulevant les couvertures ; sous le lit se trouve le FILS. Tu lui as coupé le fil du nombril ?*

JEANNE. — Oui ! Oui ! Oui !

LOUISE. — Ne t'énerve pas ! Je sais manœuvrer les enfants ! (*Elle le tire dehors, lui prend la tête entre les bras, le berce.*) Comme il est adorable ! Dors, dors, mon petit amour... dors, dors, petit méchant loup... dors, dors à la bonne franquette... nous irons demain cueillir des fraises... dans les bois de Saint-Amour !

*Les faux facteurs grimpent sur l'arbre
poussant des cris de singes.*

LOUISE. — Il ne bouge pas. Tu es sûre qu'il n'est pas mort ?

JEANNE. — Mais oui, mais oui, il est vivant ! Il dort !

LOUISE. — J'en ai eu plusieurs et ils étaient tous morts ! J'en ai même eu trois tout à l'heure qui étaient morts ! C'est sûrement ma faute, je suis trop bête !

JEANNE. — Ne dis pas de bêtises, Louise !

LOUISE. — Tu me prêteras le tien ?

JEANNE. — Non !

*Il se produit une explosion sur l'arbre.
Le vrai facteur disparaît. Les faux facteurs
tombent par terre, de même que les melons
de l'arbre. Jeanne sort de derrière le para-
vent habillée en fiancée. Elle va au parc,
regarde les faux facteurs, l'arbre.*

JEANNE. — J'aurais peut-être dû faire plus vite.

LOUISE, sortant de la maison. — Ils étaient si gaillards ! (*Elle s'assied dans un coin du parc.*)

JEANNE. — Quelles sont tes notes ?

FILS. — Deux cent vingt-deux, dix-sept, zéro, zéro.

JEANNE. — Bravo. Très bien.

Jeanne recueille les melons dans sa jupe. Elle rentre dans la maison et prend la valise sur l'armoire. Elle s'assied et coupe les fruits en tranches qu'elle introduit dans la valise, pendant ce temps :

JEANNE. — Tu ne dois pas écouter les bêtises que dit ta tante Louise !

FILS. — Oui, maman.

JEANNE. — Elle est charmante et serviable, mais elle n'a pas d'instruction.

FILS. — Oui, maman.

JEANNE. — Elle avait à peine trois ans qu'elle passait déjà ses journées au sommet des arbres pour faire signe aux garçons !

FILS. — *Il rit.*

JEANNE. — Ne ris pas. Brosse tes dents !

Le fils se brosse les dents.

JEANNE. — Souviens-toi que la vie c'est autre chose ! Surtout depuis qu'elle est

veuve, elle est devenue complètement gâtuse. Et la vie n'est pas du tout ça. La vie c'est comme une vitesse, surtout pour un garçon. C'est comme une façon de voler entre les branches quand il fait beau. Tu peux t'arrêter de te broser les dents. La vie c'est autre chose. Il faut te tenir prêt.

FILS. — Oui, je sais.

JEANNE. — C'est comme l'arithmétique. Combien font deux et deux et deux et deux ?

FILS. — Huit.

JEANNE. — C'est ça. C'est un peu ça, la vie. Je n'ai pas connu ma grand-mère et ma grand-mère n'a pas connu la sienne, et ainsi de suite. Voilà ce que je voulais dire. Et ce n'est pas comme des cailloux disposés en rang. C'est comme du vivant, c'est comme du vivant.

FILS. — Oui.

JEANNE. — Parce qu'il y a des gens qui restent toujours avec un pied en l'air à se regarder le pied parce qu'il est le leur ! C'est parce qu'ils n'ont pas compris. Il est préférable de mourir brûlé.

FILS. — Oui, maman.

JEANNE. — Il faut courir à travers la vie pour arriver à mourir au même temps que l'on meurt. Voilà ce que je voulais dire. Sur-tout par temps de guerre.

LOUISE. — Pauvre Jeanne !

JEANNE. — Mets tes galoches !

On voit le vrai facteur sur une branche, son costume en haillons, brûlés.

JEANNE. — Et ce n'est pas tout. Lorsqu'on a son jardin plein de cadavres, il vaut mieux faire semblant de ne pas les voir,

par simple savoir-vivre. Mais, toi, il faut que tu te prépares à chanter, oui, à chanter pendant que tu ramasses des montres à la pelle sur tous les clochers des villages du monde.

FILS. — Oui.

JEANNE. — Apprends par cœur tout ce que je t'ai dit !

Le fils répète tout ce que Jeanne a dit, comme s'il récitait en vitesse une leçon qu'il a apprise par cœur, à partir de : tu ne dois pas écouter les bêtises que dit ta tante Louise, elle est charmante et serviable, mais elle, etc. On l'entend indistinctement.

VRAI FACTEUR. — Je pense qu'il m'est arrivé quelque chose dans le genre d'un tremblement de terre, tout à l'heure, sur cet arbre. C'était la fois que j'étais revenu

chercher mes souliers que j'avais oubliés, auparavant, dans ma hâte. (Il reste un instant silencieux. A chaque silence, les paroles du fils se font plus distinctes.) Ça a été une journée curieuse, presque étonnante, très curieuse. Hier à peine, à peine sorti de l'œuf — d'un œuf ?

LOUISE. — D'un œuf ? (Elle rit.)

VRAI FACTEUR. — D'un œuf. Ce n'est pas parce que je veuille mettre quoi que ce soit au clair. Mais pour une fois que je suis cloué à une branche je voudrais bien me souvenir avant de continuer, c'est ça, de continuer soit à voler soit à ne pas voler.

LOUISE. — D'un œuf ?

VRAI FACTEUR. — Ma langue française a changé. Ou pas. C'est peut-être simplement parce que je pense. Aussitôt projeté en l'air me voilà à la même hauteur que ma famille, projetée, elle aussi, dans les airs ! Et tous de me crier : où est ma montre ? où est ma montre ? Et mon père

se met à me mordre les genoux. Mais, elle était à moi, cette montre ! Ils me l'avaient donnée la semaine dernière avant de me donner des coups de pied pour que je vole dehors du poulailler. Et voici-ty pas que mon père, mes deux frères, mes deux grands-pères, tous mes oncles et mon cousin germain et son chien se mettent à m'insulter et à me réclamer leur montre, leur montre que j'avais perdue, forcément, lors de l'explosion. Je ne suis pas trop génial, cela est sûr. Mais leur montre, je ne la retrouvais plus. Alors ils me condamnent à mort.

LOUISE. — D'un œuf ? (Elle rit.)

VRAI FACTEUR. — D'un œuf, pour retomber encore une fois sur le même arbre. N'est-ce pas injuste ?

FILS. — J'ai appris la vie par cœur, mannan.

JEANNE. — Bravo. Très bien. Brosse tes dents. Va jouer.

Le fils sort de la maison. Il saute sur un pied, puis sur l'autre autour de l'arbre, enjambant les deux facteurs, tout en se brossant les dents. Jeanne épiluche ses fruits très vite.

JEANNE. — A peine 3 heures et je ne vois presque plus rien. Le soleil n'éclaire pas assez en temps de guerre. Je me crève les yeux à épilucher mes melons.

LOUISE. — Pauvre Jeanne.

JEANNE. — Et je n'ai pas fait ma lessive.

LOUISE. — Pauvre Jeanne.

JEANNE. — Et je n'ai pas encore écouté mes disques !

LOUISE. — Comme c'est malheureux.

FILS. — Je me brosse les dents, je saute à cloche-pied, j'enjambe des cadavres. Je connais l'arithmétique et la géométrie. Ma mère est imbécile. Ma maison est imbécile. Parfois je me masturbe.

Le fils disparaît derrière la maison, sautant du même rythme. Louise étouffe un petit rire.

JEANNE. — Et puis, ce n'est pas tout. Mon parc est semé de gens morts ! Pas moyen de trouver un moment pour les enterrer. Déjà presque l'heure de la deuxième visite de Louise et je ne lui ai pas encore cuisiné ses gâteaux.

Louise disparaît derrière la maison, étouffant des petits rires.

JEANNE. — Au moins déjà ça de fait !
(Elle ferme la valise remplie de melons coupés et va la déposer dans le parc. Elle aperçoit le vrai facteur sur l'arbre, feint de ne pas le voir, s'arrange la robe. On entend le rire de Louise.)

JEANNE, *rentrant dans la maison.* — Où sont mes disques ? Ne les aurais-je pas jetés

ce matin à la place des réveils ? Je deviens aussi distraite que ma mère ! Ah, les voilà !

(*Elle lit les titres :*)

« Conversation d'une dame fortunée à l'heure de son yaourt. » Non, pas ça. « Sur les horreurs atroces de la paix froide », où est-ce qu'ils vont chercher ces titres... ah, voilà : « Les rendez-vous galants du bord du lac à Venise », c'est ça ! (*Elle casse le disque et introduit les morceaux dans un grand moulin à café, elle tourne la manivelle. Elle prend sa « broderie » et va broder près de l'arbre.*)

VOIX D'HOMME, *c'est le « disque »*. —
Quelle belle journée il fait aujourd'hui !

JEANNE. — Comme vous dites !

VOIX. — C'est une belle journée pour danser au bord du lac !

JEANNE. — C'est bien vrai !

52

VOIX. — Regardez comme les fleurs font éclosion !

JEANNE. — Eh oui !

VOIX. — Me permettez-vous, mademoiselle, de vous prendre par la taille ?

JEANNE. — Par la taille ?

VOIX. — Je vous soulèverai délicatement pour vous mettre dans la gondole !

On entend des bruits d'eau, ensuite la voix chante quelques notes d'une chanson napolitaine.

JEANNE. — Voilà un disque bien romantique ! (*Silence.*) Vous disiez, à propos d'avions ?

VRAI FACTEUR. — J'en ai vu un.

JEANNE. — Ah oui ? Et comment était-il ?

53

VRAI FACTEUR. — Il est tombé.

JEANNE. — Tombé ?

VRAI FACTEUR. — Oui.

JEANNE. — Voilà qui est étrange.
Tombé ?

VRAI FACTEUR. — Oui ! Brûlé.

JEANNE. — Quand ça ?

VRAI FACTEUR. — Je ne me souviens
plus de la date.

JEANNE. — Quel menteur vous êtes !

VRAI FACTEUR. — Je peux descendre de
l'arbre ?

JEANNE. — Non ! Ne me faites pas rire
parce que je me pince le doigt !

VRAI FACTEUR. — Je vais broder à votre
place !

JEANNE. — Non, non, pas question.

VRAI FACTEUR. — Je sais broder très
bien !

JEANNE. — Merci ! Je vous connais,
vous et vos promesses. Si je vous permet-
tais de descendre de l'arbre vous vous
envoleriez tout de suite après !

VRAI FACTEUR. — Cette fois je resterai
plus longtemps !

JEANNE. — Non ! Ne me faites pas rire
parce que je me pince le doigt !

VRAI FACTEUR. — Montrez-moi le
doigt ?

JEANNE. — Non.

VRAI FACTEUR. — Si ! Un peu... ?

JEANNE. — Non ! Regardez !

VRAI FACTEUR. — Montrez-moi la main
entière ?

JEANNE. — Et pourquoi pas le coude ?
Arrêtons-nous là !

VRAI FACTEUR. — Ce matin vous m'avez
montré la main entière !

JEANNE. — Oui, et vous m'avez brûlée !

VRAI FACTEUR. — Je ne l'ai pas fait
exprès. Je peux descendre de l'arbre ?

JEANNE. — Non, non. J'ai trop de choses
à faire.

VRAI FACTEUR. — Je peux vous aider à
faire des choses.

JEANNE. — Merci, je vous connais.

VRAI FACTEUR. — Mais je prendrai peu
de place !

JEANNE. — Si vous vouliez rester, vous
auriez dû penser à le faire ce matin.

VRAI FACTEUR. — Mais je peux rester
cet après-midi !

JEANNE. — Pas cet après-midi. Je suis
débordée. J'attends un invité pour l'heure
du thé et je n'ai pas encore fait ma lessive.

VRAI FACTEUR. — Quel invité ?

JEANNE. — Ça ne vous concerne pas !

VRAI FACTEUR. — Alors, moi, je ne vais
pas broder à votre place ! Et je ne vais
pas vous aider à faire votre lessive ! Je ne
vais vous aider à rien faire !

JEANNE, *jetant sa « broderie »*. — En
voilà du langage !

Est-ce que je vous ai demandé de faire
ma lessive ?

Est-ce que je vous ai demandé de broder
à ma place ?

Quelle idée ! Je vais arroser mes plantes !

*Jeanne cherche un arrosoir et arrose
l'arbre. Le vrai facteur descend de l'arbre.*

VRAI FACTEUR. — Vous êtes fâchée ?

JEANNE. — Non. N'approchez pas.

VRAI FACTEUR. — Vous n'êtes pas fâchée ?

JEANNE. — Je ne suis pas fâchée, mais je suis très fâchée. Par rapport à vous. Vous êtes parti faire un tour et vous n'êtes pas revenu.

VRAI FACTEUR. — Mais je suis là.

JEANNE. — Je le vois bien que vous êtes là. Mais moi, est-ce que je suis là, moi ? Voilà le problème.

VRAI FACTEUR. — Vous n'êtes pas là ?

JEANNE. — En principe, si, mais ce n'est pas trop sûr.

VRAI FACTEUR. — Alors, est-ce que je peux descendre de l'arbre ?

JEANNE. — Non.

VRAI FACTEUR. — Mais pourquoi ?

JEANNE. — Est-ce que je vous demande, moi, pourquoi vous êtes parti ? Est-ce que je vous demande pourquoi vous volez ? Est-ce que je vous pose des questions ?

VRAI FACTEUR. — Mais je ne volerai plus !

JEANNE. — Le problème n'est pas là.

VRAI FACTEUR. — Où est le problème ?

JEANNE. — Cessez de poser des questions.

VRAI FACTEUR. — Je ne vois pas pour-quoi je ne peux pas descendre de l'arbre !

JEANNE. — Parce que vous êtes mort.

VRAI FACTEUR. — Mais je suis si peu mort ! Je suis à peine mort !

JEANNE. — Je vous connais bien. Ne me racontez pas des mensonges !

VRAI FACTEUR. — Je vous le jure !

JEANNE. — Je le vois bien que vous êtes très mort ! Regardez un peu votre smoking roussi, vous n'en avez pas honte ?

VRAI FACTEUR. — Mais ce n'est pas un smoking !

JEANNE. — Raison de plus.

VRAI FACTEUR. — Mais je serai très sage. Je me mettrai dans un coin et je ne parlerai pas ! Je vais lire mon journal toute la journée.

JEANNE. — Vous ne croyez pas que j'ai déjà assez de cadavres avec vos camarades ?

VRAI FACTEUR. — Mais moi je me cacherai derrière le lavabo, je vous le jure, je serai sage, hein ? Est-ce que je peux des-cendre de l'arbre ?

JEANNE. — Non.

VRAI FACTEUR. — Mais ce n'est pas de ma faute si je suis mort.

JEANNE. — Je ne vous crois pas.

VRAI FACTEUR. — C'est parce que je ne peux plus voler que je suis mort.

JEANNE. — Je ne vous crois pas.

VRAI FACTEUR. — Je ne sais pas comment c'est arrivé. Je me suis retrouvé dans les nuages montant en ligne droite comme une fusée. Et ma famille était là, qui me donnait des coups de pieds aux fesses. Vous comprenez ?

Jeanne reste immobile. Les faux facteurs bougent légèrement.

VRAI FACTEUR. — Je me suis retrouvé en l'air avec ma famille qui me donnait des coups de pieds aux fesses. Mon père, mes oncles, les chiens et toute la ménagerie. Il y avait même leurs meubles. J'essayais de battre des ailes, mais pas moyen de changer de direction. Vous comprenez ?

JEANNE. — Pas très bien.

VRAI FACTEUR. — Laissez-moi vous expliquer. Hier soir j'étais sorti de mon œuf... (*On entend le rire de Louise.*) Je crois bien que c'était un œuf, alors ils m'ont dit : tu iras à la guerre ! Ils m'ont donné une montre en uranium comme cadeau d'anniversaire et ils m'ont fichu à la porte. Moi, la guerre, je n'en connaissais rien. Je ne savais même pas où ça se passait ! J'ai pris la montre sous mon bras et je suis parti. Par pure bonne volonté ! Alors je me suis mis à voler. J'y prends un plaisir fou. Je vois des avions roses, verts, orange, qui me disaient salut, salut mon vieux, salut camarade, on se donne rendez-vous aux Dardanelles, à la Floride, un peu partout, et c'était beau, moi je planais comme un dingue. Mais cette vie-là ça m'a fatigué vite. Je commence à m'arrêter de plus en plus souvent, dès que je vois une branche de libre. Et j'y trouve des gens qui me ressemblent, des camarades qui ont les muscles meurtris à force de voyager. Et je reste

avec eux, piailler, sautiller, changer de branche quand le temps nous le concède. Alors il pleut souvent. Nos plumes deviennent grises. Alors, peu à peu, je viens chez vous. Et ce matin j'arrive une fois pour toutes. Je ne voulais pas vous faire du mal. Je peux descendre de l'arbre ?

JEANNE. — Votre discours m'émeut, mais...

VRAI FACTEUR. — Mais quoi ?

JEANNE. — Mais ma vie à moi, ma vie à moi...

VRAI FACTEUR. — Votre vie à vous quoi ?

JEANNE. — Vous ne la voyez pas, ma vie à moi ?

VRAI FACTEUR. — Si, je la vois !

JEANNE. — Non, vous ne voyez rien !

VOIX DU FILS. — Maman ! Maman !

Le fils vient de derrière la maison, s'arrête à côté de Jeanne, sautant sur place.

JEANNE. — Qu'est-ce que tu as ?

FILS. — Je suis devenu un homme !

JEANNE. — Où est ta brosse à dents ?

FILS. — Dans la poche !

JEANNE. — Attends un instant ! Un instant !

Jeanne court à l'intérieur de la maison, cherche désespérément quelque chose : c'est un melon. Le fils continue à sauter sur place.

JEANNE. — J'arrive ! (Elle coupe le melon en tranches, court à la valise, l'ouvre, y introduit le melon.) C'est le dernier ! (Elle noue la « broderie » autour du cou du fils.) Tu as pris tes petites galoches ?

FILS. — Dans la poche !

JEANNE. — Ta brosse à dents ?

FILS. — Aussi.

JEANNE. — Et mes conseils ?

FILS. — Oui.

Jeanne met la valise sur les épaules du fils, qui se courbe sous le poids. Avant de sortir, il tombe plusieurs fois. Les faux facteurs se mettent debout. Le vrai facteur se place au milieu d'eux. Les faux facteurs accompagneront le vrai facteur jusqu'au lit de Jeanne, où il se couchera. Ils vont disparaître derrière la maison pendant que :

JEANNE, suivant le fils. — Vis allégrement ! Ne te prive de rien ! Ne dépense pas trop ! Mets tes chaussettes de laine ! Et tes galoches ! Envoie-moi une carte postale !

Sois généreux avec les autres ! Ne ris pas trop avec eux ! Fréquente peu les tavernes ! Ris en pensant à moi ! Souviens-toi de tous mes conseils ! Ne te souviens pas de Louise ! Essaie d'être heureux ! Attention à ta valise ! (*Le fils est sorti.*) Adieu.

ACTE II

Le vrai facteur est toujours couché sur le lit. Jeanne est assise près de lui, lui tournant le dos ; elle noue des légumes à une corde.

VRAI FACTEUR. — J'ai faim ! J'ai faim !
J'ai faim ! J'ai faim !

JEANNE. — Je vais mettre un disque. Ça m'évitera d'écouter les gens mal élevés qui viennent crier famine dans ma maison. Est-ce que je m'en vais mourir chez les autres, moi. (*Elle « met un disque », revient nouer les légumes.*)

VOIX DE FEMME : *c'est le disque.* — Ce yaourt est très savoureux !

JEANNE. — Oui, n'est-ce pas ?

VOIX. — Et comme c'est maigrissant !

JEANNE. — Ça, oui.

VOIX. — L'amaigrissement, c'est la meilleure arme de la femme !

JEANNE. — Vous avez bien raison, madame.

VOIX. — Pourtant, il n'est pas aussi bon que dans notre jeunesse !

JEANNE. — Vous savez, la jeunesse... ça passe !

VOIX. — Comme vous dites : rien ne vaut la jeunesse ! Un yaourt le matin et un yaourt le soir. Un yaourt le matin, un yaourt le soir, un yaourt le matin et un yaourt le soir. Et vous aurez un épiderme doux... comme moi ! N'est-ce pas ?

VRAI FACTEUR. — Je veux un yaourt.

JEANNE. — Taisez-vous !

VOIX. — Le yaourt au sirop de fruits ?

Oh... comme c'est bon ! N'est-ce pas ?

JEANNE. — C'est un point de vue. Il y a des gens qui...

VRAI FACTEUR. — Je veux un yaourt.

VOIX. — Ça c'est bien vrai ! Et il est beaucoup plus cher ! Rien n'est plus cher que la jeunesse !

JEANNE. — Comme c'est vrai !

VRAI FACTEUR. — Je voudrais un petit yaourt.

JEANNE. — Oh, là !

VOIX. — Chantons ensemble : Jeunesse, jeunesse, jeunesse... ton teint est dû au yaourt... !

VRAI FACTEUR. — Mais pourquoi que je ne peux pas manger un yaourt ?

JEANNE. — Je vais vous enterrer, voilà ce que je vais faire. Comme ça je pourrai écouter mes disques tranquille !

Elle « éteint l'électrophone », prend une pelle dans l'armoire.

VRAI FACTEUR. — Je veux d'abord un yaourt !

JEANNE. — Je vais vous enterrer d'abord. Ça vous apprendra à venir mourir chez moi ! (*Elle va dans le parc.*)

VRAI FACTEUR, *se relevant.* — Qu'est-ce que vous faites ?

JEANNE. — Je creuse votre tombe !

VRAI FACTEUR. — Je peux vous aider ?

JEANNE. — Non ! Restez là !

VRAI FACTEUR. — Mais est-ce que je ne pourrais pas boire un yaourt avant d'être enterré ?

JEANNE. — Je crois que nous avons déjà assez parlé de ça !

VRAI FACTEUR. — Mon père me donnait des yaourts à chaque fois que j'en demandais.

JEANNE. — Vous n'aviez qu'à rester dans votre famille.

VRAI FACTEUR. — Je préfère rester ici.

JEANNE. — Eh bien, restez ici. Ici vous n'aurez pas de yaourt. Vous aurez une belle tombe, voilà ce que vous aurez ici !

VRAI FACTEUR. — Est-ce que je ne pourrais pas être enterré sur un arbre ?

JEANNE. — Pas question !

VRAI FACTEUR. — Chez moi on m'enterrait sur un arbre !

JEANNE. — Mais pas chez moi !

VRAI FACTEUR. — Mais pourquoi ?

JEANNE. — Ce n'est pas chez moi qu'on verra des gens enterrés sur les arbres !

Le vrai facteur pleure.

JEANNE. — Ici, c'est ma maison, c'est mon parc, c'est mon chêne ! Je vous enterrai où bon me chante ! Et ne pleurez pas ! C'est moi qui devrais pleurer à votre place !

VRAI FACTEUR. — Vous me faites beaucoup de peine.

JEANNE. — Moi, je vous fais de la peine ?

VRAI FACTEUR. — Oui. Beaucoup, beaucoup de peine.

JEANNE. — N'essayez pas de m'attendrir avec vos bons sentiments ! Vous n'aurez pas de yaourt !

VRAI FACTEUR. — Je ne veux pas de yaourt ; je n'ai plus faim. Vous me faites trop de peine pour que je puisse avoir faim.

JEANNE. — Eh bien, tant mieux.

VRAI FACTEUR. — Oh, quelle peine... Oh, quelle peine !

JEANNE. — Arrêtez de m'attendrir ! Vous me faites trembler les doigts et je ne peux pas creuser la tombe !

VRAI FACTEUR. — Je ne parlerai plus.

JEANNE. — C'est ça, n'en parlons plus ! Vous croyez que c'est agréable de se retrouver avec un cadavre dans son parc chaque fois qu'on tourne le dos ? Que c'est pour ça qu'on a été éduquée, que c'est pour ça qu'on a gaspillé sa jeunesse. Et taisez-vous ! Vous me faites perdre mon temps à creuser votre tombe quand je n'ai même

pas fini de nouer vos légumes pour l'enterrement ! Vous m'étourdissez avec vos yaourts ! Vous m'entendez ?

Elle revient nouer les légumes.

VRAI FACTEUR. — Je voudrais vous demander un petit service avant d'être enterré.

JEANNE. — Pas question. Vous n'aurez pas de yaourt !

VRAI FACTEUR. — Il ne s'agit pas de yaourt.

JEANNE. — J'ai déjà été trop faible avec vous. Quel petit service ?

VRAI FACTEUR. — Je ne vous le dirai pas.

JEANNE. — Je m'en passerai très bien. Il ne m'intéresse point de rendre des ser-

vices aux personnes cachottières. Quel petit service ?

VRAI FACTEUR. — Un tout petit service. Je voudrais faire un peu de bricolage.

JEANNE. — Du bricolage ?

VRAI FACTEUR. — Rien qu'un petit peu de bricolage avec votre marteau. C'est pour vous laisser un beau souvenir de moi.

JEANNE. — Un souvenir ? Je vois où vous voulez en venir !

VRAI FACTEUR. — Vous ne voyez pas.

JEANNE. — Je le vois très bien ! Vous voulez construire un avion !

VRAI FACTEUR. — Un de minuscule !

JEANNE. — Un avion dans mon parc ! Un avion ! Comme si mon parc n'était pas déjà assez encombré comme ça ! Avec tout ce que j'ai à faire ! Et ne pleurez pas !

VRAI FACTEUR. — Vous me faites beau-
coup de peine. Vous n'avez pas de frigi-
daire et vous avez passé votre jeunesse à
refroidir les choses avec vos mains.

JEANNE. — J'ai été éduquée ainsi. Si
vous voulez un peu de yaourt vous pouvez
vous en servir. C'est dans l'armoire. Mais
ne le prenez pas tout !

VRAI FACTEUR. — Merci beaucoup. (*Il
va manger le yaourt.*)

JEANNE. — Il a emporté une valise
pleine de melons. Ce n'est pas toutes les
mères qui peuvent en dire autant. Et il
savait par cœur ses tables additionnales.

VRAI FACTEUR. — Toutes ?

JEANNE. — Toutes ! Deux et trois font
cinq, cinq et trois et trois font onze, et
caetera. Toutes ! Faites attention à ne pas
laisser tomber du yaourt sur mon sol.

VRAI FACTEUR. — Je fais très attention.

JEANNE. — Je vous trouve trop poli. Si
c'est pour l'avion, c'est non.

VRAI FACTEUR. — C'est non ?

JEANNE. — C'est non et non. Essayez
un peu votre couronne ? (*Les légumes
noués à la corde.*)

VRAI FACTEUR. — Elle est très belle.
Je la porterai à mon enterrement ?

JEANNE. — Oui.

VRAI FACTEUR. — Elle est très, très
belle !

JEANNE. — Je le crois bien qu'elle est
très, très belle. Quelle chance vous avez eue
d'être venu mourir chez moi !

VRAI FACTEUR. — Elle est somptueuse !
Vous me laisserez construire l'avion ?

JEANNE. — Non et non !

VOIX. — Melons ! Melons !

On voit passer le marchand de melons par le fond, poussant sa brouette.

JEANNE. — Ciel ! L'heure de mon marchand de melons et je n'ai pas fait ma lessive ! (*Elle court derrière le paravent.*)

VRAI FACTEUR. — Vous avez un marchand de fixe ?

JEANNE. — Je crois que c'est tous les jours le même, mais il se déguise souvent.

VRAI FACTEUR. — Mais moi je ne veux pas ! Je ne veux pas que vous parliez avec le marchand de melons !

JEANNE, montrant la tête par-dessus le paravent. — Taisez-vous ! Si vous refaites une crise je vous enterrerai tout de suite !

Louise vient de derrière la maison en sous-vêtements et coiffée d'un chapeau.

80

LOUISE. — Jeanne, ton marchand de melons est là !

JEANNE. — Je sais ! J'arrive !

LOUISE. — Dépêche-toi ! Où est ton mort ? Comme il est sympathique ! Tu es sûre qu'il est mort ?

JEANNE. — Mais oui, mais oui, il est mort !

LOUISE. — Ne t'énerve pas ! Je sais manœuvrer les morts !

Les faux facteurs viennent de derrière la maison dans le parc.

LOUISE, s'asseyant. — Posez la tête sur mes genoux !

Le vrai facteur se met à genoux en face de Louise et pose la tête sur ses genoux.

81

LOUISE. — Ne vous tendez pas ! Pensez à une plage ! Vous verrez comme c'est agréable.

VRAI FACTEUR. — Je ne peux pas pe-
scr avec la tête penchée.

LOUISE. — Vous pourrez si je penche
la tête moi-même ! Vous voyez ?

VRAI FACTEUR. — Oui. Je vois.

LOUISE. — Qu'est-ce que vous voyez ?

VRAI FACTEUR. — Une plage.

LOUISE. — Vous pleurez ?

VRAI FACTEUR. — Je pleure parce que
je pense à une plage !

LOUISE, *chantant*. — Dors, dors, mon
mort... dors, dors, oh, mi amor...

VRAI FACTEUR. — Je ne peux pas pleu-
rer si vous chantez !

LOUISE. — Il n'est pas indispensable de
pleurer.

*Le marchand de melons entre poussant
sa broquette. Il s'assied sur la broquette, dans
le parc.*

LOUISE, *chantant*. — Dors dans la fraî-
cheur des plages,

Dors dans les petits nuages,
Dors la siesta dans ta petite tombe,

Les escargots feront la ronde,
Je t'attendrai avec des cymbales

Pour chahuter entre les vagues
Oh mi... amor !

MARCHAND DE MELONS. — Melons !

JEANNE. — J'arrive !

*Jeanne sort de derrière le paravent. Elle
a changé sa robe de mariée contre une robe
de soirée. Elle s'approche du marchand de*

melons. Les faux facteurs danseront dans le parc, faisant semblant de se tirer des flèches, pendant que :

JEANNE. — Vous êtes le vrai marchand de melons ?

MARCHAND. — Oui, j'ai mon certificat.

JEANNE. — Je vous crois sur parole. Est-ce qu'ils sont mûrs ?

MARCHAND. — Très mûrs.

JEANNE. — Vous en êtes sûr ?

MARCHAND. — Très sûr.

JEANNE. — Ceux d'hier étaient verts.

MARCHAND. — Ceux d'aujourd'hui ont mûri.

JEANNE. — Voilà ce qui se passe : je ne voudrais pas accrocher des melons verts à mon arbre. Ça ne serait pas très élégant.

MARCHAND. — Ça, je comprends.

JEANNE. — Vous comprenez ? J'aurai mon parc plein d'invités pour la soupe de l'heure du thé. Et je ne voudrais pas les décevoir !

MARCHAND. — Ça se comprend.

JEANNE. — Je savais que vous comprendriez. Je peux les voir ?

MARCHAND. — Je n'en ai pas.

JEANNE. — Vous n'avez pas de melons ?

MARCHAND. — Je les ai tous mangés.

JEANNE. — Vous les avez mangés ? C'est un problème !

MARCHAND. — Je comprends.

LOUISE. — Jeanne, je crois que ton mort a faim !

JEANNE. — C'est mon amie Louise. Elle est très très vieille. Elle n'a plus la tête sur

les épaules. Je ne peux pas la mettre à la porte parce qu'elle n'a plus d'endroit où aller. Son parc est envahi par les fourmis.

MARCHANT. — *Il rit.*

JEANNE. — Je savais que vous comprendriez. Faisons le tour de mon parc ! (*Ils marchent.*) J'ai une journée très chargée. Ma lessive, mon ménage, mes broderies...

MARCHANT. — Ça se comprend.

JEANNE. — Non, pas tout à fait. Et puis, il se passe des choses très bizarres avec mes morts. Je n'arrive pas à les enterrer. C'est-à-dire, ils n'arrivent pas à mourir complètement.

MARCHANT. — Ça se comprend.

JEANNE. — Absolument pas ! Je trouve ça très choquant !

MARCHANT. — Je comprends.

JEANNE. — Vous ne comprenez rien parce que je suis la seule à me comprendre ! Laissez-moi parler et taisez-vous ! J'ai peu de temps.

LOUISE. — Jeanne ?

JEANNE. — Tais-toi ! Merci. Quand j'étais petite, je mettais tous les jours une robe de communiante pour l'heure du thé, ainsi que mes sœurs. Nous avions chacune un petit pigeon empaillé au bord de la tasse. Et notre mère chantait pour nous empêcher de parler à table ! C'était le temps des insouciances. Est-ce que votre mère aussi chantait pour vous empêcher de parler à table ?

MARCHANT. — Très rarement.

JEANNE. — Chaque mère a ses méthodes d'élevage ! Mon amie Louise vient d'une famille très humble. Elle prend le thé toute nue !

MARCHANT. — Ça se comprend.

JEANNE. — Oui, lorsqu'on a été élevée ainsi. C'est pour cette raison que je l'invite le moins souvent possible.

LOUISE. — Il a faim, Jeanne !

VRAI FACTEUR. — J'ai très faim !

JEANNE. — Mes sœurs et moi, nous avons gagné le prix d'honneur au bal ! Le mur autour de notre cheminée était couvert de médailles de bal. Et tous les soirs, mes sœurs et moi, nous jouions dans des pianos à queue autour de la cheminée. Nous avions des pigeons sur les épaules, sur les cheveux, un peu partout. Les étudiants faisaient la ronde autour de l'arbre pour nous apercevoir par la fenêtre. Et pendant ce temps notre mère chantait l'Ave Maria.

LOUISE. — Jeanne, le pauvre a très faim !

JEANNE. — Un instant, j'arrive ! Dansons ?

Jeanne et le marchand de melons dansent dans le parc. Les faux facteurs disparaissent derrière la maison.

VRAI FACTEUR. — La plage a pris feu !

LOUISE. — La même phrase que mon premier amant... ! Vous aussi, vous voudriez construire quelque chose avant la nuit ?

VRAI FACTEUR. — Oui. Un avion !

LOUISE. — Je vous donnerai un manteau. Tenez ! Cachez-le bien ! Ne le perdez pas ; je le porte sur moi depuis tous les jours. Cachez-le bien !

Louise va au parc. Le vrai facteur va aller sur la pointe des pieds, de cachette en cachette, jusqu'à l'arbre. Il y sera arrivé lorsque Jeanne rentrera dans la maison.

LOUISE. — Jeanne ?

JEANNE, *s'arrêtant de danser.* — Merci !
C'était très gai.

LOUISE. — Jeanne, est-ce que tu te souviens de tes cahiers tachés d'encre ?

JEANNE. — Mes cahiers tachés d'encre ?

LOUISE. — Oui. C'était moi qui te les avais tachés !

JEANNE. — Je le savais.

LOUISE. — Je le savais que tu le savais ! Mais j'ai pensé que c'était mon devoir de te le dire. (*Elle s'assied sur la brouette.*)
A la maison, s'il vous plaît !

Ce jeune homme va m'aider à écraser les bâtiments que les fourmis ont construit dans mon parc !

JEANNE. — Il n'en est pas question. C'est l'heure du thé !

LOUISE. — Mais je suis très fatiguée. Je préfère aller me coucher tout de suite !

JEANNE. — Après le thé ! (*Elle rentre dans la maison, elle sort une soupière fumante de l'armoire, la met sur la table.*)

LOUISE. — Je ne vois pas pourquoi tu me forces à toujours prendre le thé. Tu sais que je déteste les gâteaux !

JEANNE. — Après le thé ! Ils sont très bons pour ton épiderme, les gâteaux !

LOUISE. — Je n'en veux pas ! Ils sont moisis depuis des années, tes gâteaux ! Ils me donnent mal au cœur ! Je resterai ici attendre le jeune homme !

JEANNE. — Quelle gâteuse ! Vous êtes prêt pour le thé ?

MARCHANT. — Oui, Madame.

JEANNE. — Ne m'appellez pas madame. Appelez-moi mademoiselle, ou bien veuve.

Ils marchent. Pendant la scène qui suit les faux facteurs vont venir un à un de derrière la maison, des serviettes nouées au-

tour du cou, des assiettes à la main et des tabourets attachés à leurs derrières. Ils vont s'asseoir à table.

JEANNE. — Je préfère que vous m'appeliez veuve. Bien que je ne le sois pas vraiment, mon mari n'étant pas mon mari et n'étant d'ailleurs pas vraiment mort, à vrai dire.

MARCHAND. — Vraiment ?

JEANNE. — Vraiment. C'est une situation très délicate. C'est le personnage qui est caché derrière mon arbre. Regardez-le discrètement ! (*Il contourne l'arbre.*) Il se prépare à détruire mon arbre croyant que je ne m'en apercevrai pas ! C'est sa façon de me payer les immenses largesses que je lui ai prodiguées tantôt. Chacun sa morale. Ma morale à moi consiste à ne jamais sortir du parc. C'est une morale très simple, et c'est pourtant grâce à elle que je réussis à me tirer de mes journées les plus complexes, comme aujourd'hui. Cela peut

paraître bizarre, je le sais bien, mais toutes les journées ne se ressemblent pas. Certaines restent entières, mais il y en a d'autres qui ont du mal à ne pas se casser. Mais moi je n'ai pas peur. Même par une journée en miettes, je reste toujours intacte ! Toujours ! Intacte de mère en fille depuis toujours ! Et vous croyez que c'est toutes les femmes qui peuvent en dire autant ? Vous voyez mon amie Louise, sur la broquette ?

MARCHAND. — Je vois.

JEANNE. — Eh bien, une vie ratée ! Depuis trois siècles et demi qu'elle traîne sa vieillesse et son sexe dans toutes les écuries du voisinage ! Et tout cela pourquoi ? Parce qu'elle veut se rajeunir ! Cela la pousse aux pires excentricités ! On n'aura jamais assez répété que l'âge n'est pas facultatif. Il est imposé par les fuseaux horaires, c'est dans les conventions !

MARCHAND. — Sûrement.

JEANNE. — N'est-ce pas ? Vous comparez mon point de vue ?

MARCHANT. — Je comprends.

JEANNE. — Vous comprenez tout. Je vous trouve très compréhensif. Assez compréhensif, même.

MARCHANT. — J'ai vu beaucoup de monde.

JEANNE. — Vous avez beaucoup voyagé ?

MARCHANT. — Assez voyagé.

JEANNE. — Mon fils aussi ! Mais il a grandi si vite que je n'arrive même pas à me souvenir de son visage. Mais ce n'est pas illogique, je pense. Comment pourrait-on avoir le même visage, n'est-ce pas, dans des endroits différents ? C'est dans tous les manuels de bienséance ! Mais je suis sûre qu'après tout, il vous ressemble !

MARCHANT. — Je ressemble à tout le monde.

JEANNE. — J'ai remarqué. Chaque jour vous ressemblez à quelqu'un de différent ! Vous avez même changé depuis tout à l'heure. Vous avez changé de veste, je crois ? Est-ce que vous avez changé de veste ?

MARCHANT. — La veste est la même. J'ai seulement changé de visage.

JEANNE. — Oui ? Ça vous arrive tous les jours à l'heure du thé ?

MARCHANT. — Pas spécialement. Cela m'arrive quand on me parle.

JEANNE. — Comme c'est bizarre ! A chaque fois qu'on vous parle ?

MARCHANT. — Pas à chaque fois. Selon la façon dont on me parle.

JEANNE. — Je ne pensais pas avoir dit des choses de couleur bleue !

MARCHANT. — C'est symbolique.

JEANNE. — J'en suis confuse !

MARCHAND. — Il n'y a pas de mal. Ce n'est pas douloureux.

JEANNE. — J'espère. Comme c'est curieux !

Je crois que vous êtes Dieu ! N'êtes-vous pas Dieu ?

MARCHAND. — Je ne sais pas.

JEANNE. — Moi, je le crois.

MARCHAND. — C'est possible. Je change très souvent.

JEANNE. — Je voudrais vous poser une question délicate. Est-ce que je vais mourir ce soir ?

Les faux facteurs rient.

MARCHAND. — Vous avez fait tout le nécessaire ?

JEANNE. — Tout, c'est beaucoup dire, mais j'ai fait tout mon possible ! Ma soupe du matin, mes fiançailles, l'éducation de mon fils : chaque chose à son heure ! J'en aurais fait le double si j'avais eu plus de temps. Mais il m'est arrivé quelques imprévus qui m'ont fait négliger quelques petites activités secondaires, comme la lessive, par exemple, mais je pense que ce n'est pas trop grave. Tout ce que j'ai fait je l'ai fait à fond, sans défaillances. Si j'ai perdu un moment ça a été par distraction. J'ai fait tout, tout mon possible !

MARCHAND. — Vous avez la maison pleine de cadavres.

JEANNE. — Ça, je le sais ! J'avais l'intention de les enterrer tantôt, mais pas moyen ! Ils ressuscitent immodérément et aux moments les plus inattendus ! Que voulez-vous que je fasse ? Comment voulez-vous que j'enterre des morts encore vivants ? Ce ne serait pas humanitaire, et encore moins pratique. C'est leur faute !

MARCHAND. — Ce n'est pas grave.

JEANNE. — C'est bien ce que je me disais. Vous croyez que je devrais enterrer aussi mon amie Louise ?

MARCHAND. — Louise ?

JEANNE. — La vieille femme sur votre brouette.

MARCHAND. — Il faudrait attendre qu'elle soit morte.

JEANNE, *le conduisant à table.* — Oui, mais est-ce qu'elle ne l'est pas ? Bien sûr, c'est ce qu'elle dit. Mais je ne suis pas sûre qu'elle ne soit pas morte ! Elle est très roublarde. Parlons bas ! Elle a quatre oreilles !

Jeanne prend place à table parmi les faux facteurs. Le marchand de melons aussi, mais il reste debout à sa place. Jeanne sert la soupe.

JEANNE. — Tu ne veux pas prendre le thé en notre compagnie, Louise ?

LOUISE. — Plutôt crever. (*Elle s'installe dans la brouette pour dormir.*)

JEANNE. — Vous avez entendu ?

LOUISE. — Ses cahiers tachés d'encre, c'était moi. Et chaque fois qu'elle regardait ailleurs je lui volais ses porte-plume. (*Elle s'endort.*)

JEANNE. — A l'école communale elle allait nue, elle n'avait pas d'habits. Ses parents ont dépensé toute leur fortune en aphrodisiaques !

Le vrai facteur commence à arracher les branches de l'arbre, avec lesquelles il construira un « avion », suffisamment grand pour qu'il puisse s'asseoir dessus. Jeanne et les faux facteurs prennent leur soupe.

JEANNE. — De toutes les heures, c'est peut-être l'heure du thé la plus agréable. Aimez-vous bien vous aussi l'heure du thé ?

MARCHAND. — C'est sûr.

JEANNE. — N'est-ce pas ? Prenez-vous un peu de sel ?

MARCHAND. — Je ne mange pas.

JEANNE. — Vraiment ?

MARCHAND. — Je n'ai jamais mangé.

JEANNE. — Jamais ? On ne peut pas dire de même de nos voisins de table ! C'est d'une grossièreté ! Poussez-vous ! Je fais semblant de ne pas les reconnaître pour ne pas avoir à leur parler, mais il y a des moments, franchement... Il y a longtemps que vous êtes Dieu ?

MARCHAND. — Je ne sais pas.

JEANNE. — Quelle chance ! C'est un beau métier. Mon fils aussi, il est Dieu. Enfin, je crois que pour le moment il ne l'est pas tout à fait, mais il le deviendra sûrement plus tard. Il vole déjà très bien. Poussez-vous ! Ce n'est pas dans mes usages de refuser le thé aux affamés, mais j'aimerais bien qu'ils finissent de prendre leur soupe le plus vite possible ! Poussez-vous !

Le fils entre, traînant la valise nouée au bout de la « broderie ». Il s'assied sur la valise, où il restera immobile. Le vrai facteur est le seul à le voir.

JEANNE. — Poussez-vous ! Voyez-vous, ce que je voulais vous dire c'est que moi, en moi-même, à cette heure-ci, j'ai un petit problème. Pas grave, mais assez déconcertant.

MARCHAND. — Ça arrive.

JEANNE. — C'est bien ce que je me disais. Jusqu'à maintenant, je ne peux pas me plaindre ! J'ai réussi à remplir chaque moment de la journée de la façon la plus parfaite, sans défaillances. Mais voilà ce qui se passe : à cette heure-ci la journée se dégonfle. C'est comme ça, c'est peut-être dans les usages... ? On ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas ?

MARCHANT. — On ne peut pas.

JEANNE. — C'est ça. Je n'ai pas peur de mourir. Ça non, il y a une façon de mourir comme pour le reste, c'est dans tous les manuels de bienséance. Ce dont j'ai peur... ce que je crains, c'est le moment où la journée se dégonfle !

MARCHANT. — Est-ce qu'elle se dégonfle toujours ?

JEANNE. — Pas toujours. A vrai dire, je ne m'en souviens pas au juste. Je pense que les autres jours c'était différent, mais je n'en suis pas sûre. Mais aujourd'hui, je

sens que la journée se dégonfle. Je crois que j'ai perdu un moment. Est-ce que ça arrive ? de perdre un moment ?

MARCHANT. — Tout arrive.

JEANNE. — Oui, mais à moi, est-ce que ça pourrait m'arriver ? Je trouve ça bizarre. J'ai rempli chaque activité à son heure ! Où est-ce que j'ai pu le perdre ?

Un faux facteur s'effondre sur son assiette.

JEANNE. — Ils meurent tout le temps. Il ne faut pas s'affoler !

Elle lui couvre la tête d'une serviette.

LOUISE, endormie. — Pauvre Jeanne !

JEANNE. — Et ils choisissent de mourir au moment où ça dérange le plus. Je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, par politesse, mais tout de même... ! Et il est mort justement sur ma cuillère ! Enfin ! Passons. Voilà ce que je voulais vous demander : N'auriez-vous pas des conseils pratiques à me donner pour la soirée ?

MARCHAND. — Des conseils ?

JEANNE. — Oui. Vous voyez ce que je veux dire ? Parce que j'ai perdu un moment. Je ne sais pas quand, mais à présent j'en suis sûre ! Et je voudrais que tout reste en ordre, vous comprenez ? Que ma journée soit entière. Mais si j'ai perdu un moment, ça ne sera plus possible ! Tout va être embrouillé, je ne pourrai plus m'y retrouver ! Il y aura du linge sale partout, sans parler des cadavres ! Alors, comment faut-il que je fasse ?

MARCHAND. — Il faut attendre.

JEANNE. — Attendre ? Mais je n'ai pas le temps !

104

MARCHAND. — Il faut toujours attendre.
JEANNE. — Mais c'est absurde ! Je n'ai pas le temps !

Un faux facteur pousse des cris spasmodiques et s'effondre sur la table. Jeanne lui couvre la tête d'une serviette. Le fils sort, traînant la valise.

MARCHAND. — Vous avez peur ?

JEANNE. — Je n'ai pas peur. Pourquoi aurais-je peur ? De quoi parlez-vous ? De la peur, moi ?

LOUISE, *sans ouvrir les yeux*. — Jeanne, Dieu m'a tuée ! Il m'a poignardée et il a enterré ma tête dans mon jardin ! Oh, Jeanne, pourquoi est-ce que je ne t'ai pas écoutée ? Jeanne, aide-moi ! Qu'est-ce que je vais faire ? Jeanne ! Oh, Jeanne !

105

Le marchand de melons s'approche de Louise et la couvre de sa veste.

JEANNE. — Est-ce qu'elle est morte ?

MARCHAND. — Oui.

JEANNE. — Vous en êtes sûr ?

MARCHAND. — Elle est morte.

JEANNE. — Oh, la pauvre ! Vous allez l'enterrer ?

MARCHAND. — Je vais l'enterrer dans son jardin.

Vous venez avec moi ?

JEANNE. — Non. Je vais rester. Dites-lui adieu de ma part. Merci pour tout.

Le marchand de melons sort, poussant la broquette où se trouve Louise.

JEANNE. — Quelle putain ! (Elle prend un faux facteur par les aisselles et elle le traîne dans le parc.) Eh bien voilà. Voilà comment je les paie tous les services que je leur ai rendus ! (Pendant qu'elle parlera, elle traînera un à un tous les faux facteurs dans le parc.)

Voilà comment ils me remercient d'avoir perdu mon temps par leur faute ! Poussez-vous ! Par leur faute à eux tous ! Par leur manque de circonspection ! Voilà comment je le paie ! Poussez-vous ! Ma maison salue, mon parc dévasté, et des cadavres partout ! Et je n'ai même plus de melons pour demain ! Sans parler des gens qui construisent des avions sur mon dos ! Avec tout ce que j'ai à faire ! Poussez-vous ! Et il va falloir encore que je les enterre toute seule ! Comme si je n'avais rien de mieux à faire ! Je n'ai jamais eu la maison aussi sale ! Poussez-vous ! Comme si j'avais beaucoup de temps à perdre ! (Elle rentre dans la maison et commence à se maquiller de manière à accentuer ses rides d'une façon exagérée. Elle continue :) Et ma

mère qui est partie me laissant toutes ces années de ménage à faire. Tout ce qui m'arrive est sa faute ! Elle aurait dû me prévenir de mettre du fil barbelé sur les arbres ! Elle aurait dû me prévenir de cadenasser les grilles de mon parc ! Et de verrouiller mes écuries ! La nuit va me tomber dessus et je n'aurai même pas eu le temps de faire ma lessive ! Par leur faute ! Par leur faute à eux tous ! Comme si j'avais beaucoup de temps à perdre !

Les faux facteurs poussent des cris rauques d'agonie qui font penser à des bruits d'avions.

JEANNE, *parlant au ciel. Pendant qu'elle parlera, elle sortira dans le parc.* — Chéri, fais attention, vole plus haut. Tu vas tégratigner les ailes avec les branches, remonte. Comme tu es inconscient ! Tu peux m'entendre de là ? Comme tu voles

bien ! Je sais que tu viens me dire adieu. Mais je ne pleurerai pas, n'aie pas peur. Je suis contente que tu partes. Je suis très contente de te voir si beau, volant si bien. N'oublie pas de m'envoyer une carte, avec une montagne dessus. Et mets tes chausses de laine. Et ne perds pas ta valise ! Ni mes conseils ! Ne perds surtout pas mes conseils, même si tu dois jeter le reste, tu m'entends ? Garde tous mes conseils ! Et envoie-moi des cartes ! Tu m'entends ?

VRAI FACTEUR. — Je voudrais vous demander un petit service, s'il vous plaît. Pourrais-je reprendre mes chaussures que j'ai oubliées ce matin chez vous ?

Jeanne va prendre les chaussures qui étaient restées tout le temps sur la table et les donne au vrai facteur.

VRAI FACTEUR. — Merci beaucoup.

JEANNE. — Il n'y a pas de quoi. Ne croyez pas que je ne me suis pas aperçue que vous l'avez construit, l'avion.

VRAI FACTEUR. — Mais il est tout petit.

JEANNE. — Il est peut-être petit, mais pour le faire vous avez esquiné mon arbre.

VRAI FACTEUR. — Mais je l'ai construit pour vous. Pour que nous dormions dedans ensemble.

JEANNE. — Merci, j'ai un bon lit. Est-ce qu'il vous intéresserait de prendre avec moi la soupe du soir ?

VRAI FACTEUR. — Dans l'avion ?

JEANNE. — Pas dans l'avion. A table.

VRAI FACTEUR. — Je préfère de rester ici.

JEANNE. — Eh bien ! je prendrai ma soupe toute seule.

VRAI FACTEUR. — D'accord. Je vous attends ici.

JEANNE. — Il n'est pas sûr que j'aurai envie de vous revoir ! (*Elle va à l'armoire, y prend une assiette fumante et va s'attabler, se faisant une place entre les restes de l'heure du thé.*) Une cuillerée pour ma mère. Une pour moi. Une cuillerée pour mes sœurs. Non, pas pour mes sœurs. Encore une pour moi. Une pour le facteur. Non, pas pour le facteur. Si, une pour le facteur. Une pour moi. Il était assez drôle, il faut bien l'avouer. Une pour moi. Surtout le jour de la gondole. Une pour moi. Surtout le jour où il m'a prise par la taille pour me mettre dans la gondole. Vous vous en souvenez, le jour de la gondole ? C'était le jour où les fleurs faisaient éclosion. Une pour moi. Il a chanté pour moi dans la gondole. Une pour lui. Une pour moi. J'avais ma robe à pois, mes gants de dentelle : le tout, en fin. Vous vous souvenez du jour de la gondole ? Je m'en souviens comme si c'était hier ! Quelle allure il

avait dans la gondole ! Une pour lui. Quand j'ai laissé tomber mon gant dans l'océan, comme il a bien plongé pour me le repêcher ! Deux pour lui. Une pour moi. Et qu'est-ce qu'il était beau, quand je l'ai fait sécher avec mon gant. Vous vous en souvenez, le jour de la gondole ?

VRAI FACTEUR. — Non.

JEANNE. — Non ? Vous ne vous en souvenez pas du tout ?

VRAI FACTEUR. — Pas du tout.

JEANNE. — Est-ce que vous vous souvenez de quelque chose ?

VRAI FACTEUR. — Non.

JEANNE. — Faites un effort ?

VRAI FACTEUR. — Le jour de la gondole ?

JEANNE. — Oui.

112

VRAI FACTEUR. — Je me souviens de la petite fille noyée au fond de l'eau.

JEANNE. — C'était moi.

Louise entre habillée d'une robe noire déchirée et trouée, faisant semblant de tenir un enfant dans ses bras.

VOIX DU FILS. — Melons ! Melons !

JEANNE. — Je vais mourir. Et moi qui n'ai pas changé de robe !

Elle va derrière le paravent, commentant à dégrafer sa robe.

VRAI FACTEUR, dans l'« avion ». — Essaie de voler, mon petit. Tu vas voir comme ce n'est pas difficile. Je te donne-

113

rai un sucre. Je te montrerai l'Afrique, tu vas voir, c'est comme un mouchoir. Je te montrerai le monde, il est comme une boule de billard bleue avec des puces dessus. Tu vas voir comme c'est beau. Tu vas voir. Essaie de voler. Vole !

Le fils entre, poussant la valise.

VRAI FACTEUR. — Vole ! Vole !

LOUISE. — Le marchand de melons m'a fait un fils, chérie ! Je ne peux pas le garder chez moi. C'est envahi par les fourmis ! Je te le laisse. (*Elle « dépose l'enfant » au pied de l'arbre.*)

VRAI FACTEUR. — Vole ! Vole ! Vole !

FILS. — J'ai vu la plage. Elle était vide. (*Il pousse la valise.*) On m'a menti. (*Il pousse la valise.*) La valise, elle était pleine de sable. (*Il pousse la valise.*) Maintenant, je traîne. (*Il pousse la valise.*) Ma valise. (*Il s'effondre sur la valise.*) Meloons ! Des melons mûrs !

LOUISE. — Comme ça, tu ne seras plus seule le soir ! Et lui, il pourra jouer dans ton parc. Je m'en vais vite parce qu'il faut que j'écrase les fourmis ! Et je n'ai plus de marteau. Comment est-ce que je vais faire ?

Louise sort ou reste. Les faux facteurs sortent ou restent. Le vrai facteur arrive à se traîner avec l'avion, perdant des morceaux d'avion en chemin. Il meurt.

FILS, *il sort en poussant la valise.* — Melons ! Melons ! Melons ! Melons ! Melons !

JEANNE, *cachée par le paravent.* — Attendez-moi, j'arrive ! Je cherche ma robe de l'heure de mourir ! (*Elle jette des vêtements en l'air, et continue :*) Où est-ce que je l'ai mise ? Attendez-moi ! La voilà. Ah, non, ce n'est pas celle-ci. J'arrive ! Mon Dieu, quel désordre ! Je n'arrive plus à m'y retrouver ! Elle doit bien être quelque

part, cette robe ! Un instant, j'arrive ! Elle
est sûrement au fond du tas. Attendez,
attendez ! La voilà ! Ah, non, ce n'est pas
celle-ci. Un instant ! Attendez-moi un ins-
tant, je suis sûre que je vais la retrouver !
Je n'arrive plus à m'y retrouver. Je l'ai
Je vais la retrouver tout de suite ! J'arrive !
trouvée ! Non, ce n'est pas celle-ci, j'arrive !
Attendez-moi, j'arrive ! Je n'arrive plus à
m'y retrouver ! Un instant !